

Fiche pédagogique

Edward Scissorhands (Edward aux mains d'argent)

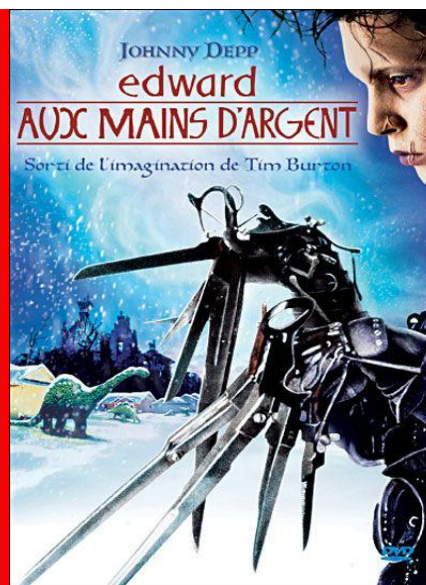
Projections scolaires à la Cinémathèque suisse
du 14 au 18 novembre 2011

Informations

S'inscrire jusqu'au 1^{er} novembre
[Voir la bande-annonce du film](#)



cinémathèque suisse
schweizerisches filmarchiv
cineteca svizzera
swiss film archive



Titre original :
Edward Scissorhands

Film long métrage de fiction,
USA, 1990

Réalisation :
Tim Burton

Scénario :
Caroline Thompson, d'après
une idée originale de Tim
Burton

Interprètes :
Johnny Depp (Edward),
Winona Ryder (Kim),
Dianne Wiest (Peg),
Anthony Michael Hall (Jim),
Alan Arkin (Bill),
Kathy Baker (Joyce),
Vincent Price (the inventor)...

Musique :
Danny Elfman

Production :
Twentieth Century Fox

Edition DVD :
Twentieth Century Fox

Version originale anglaise,
sous-titrée français

Durée : 1 h 43

Public concerné :
âge légal : 10 ans
(www.filmages.ch)
âge suggéré : 14 ans

Résumé

Par un jour de neige, un sinistre château juché sur une colline pousse une petite fille à réclamer une histoire à sa grand-mère pour s'endormir.

Quarante ans plus tôt, une représentante en produits de beauté, Peg Boggs, ne rencontrant pas beaucoup de succès auprès de ses voisines, franchit naïvement les grilles du château surplombant la ville. Elle y découvre une étrange créature solitaire qui s'y morfond, le visage lardé de cicatrices. Peg constate qu'en place de mains, le monstre est affublé d'immenses lames de ciseaux. Le châtelain, vieil inventeur idéaliste, n'avait pas eu le temps d'achever sa création avant de mourir. Prenant le malheureux en pitié, Peg décide de l'emmener parmi les siens.

Ce geste sincère provoque la curiosité du quartier. Les voisines ont tôt fait de sonner à la porte des Boggs pour demander à rencontrer le nouveau personnage. Découvrant ses talents de tailleur-coiffeur, les gens commencent à s'arracher les services de

l'exotique Edward, tout heureux de rendre service. Une émission de télévision complète sa célébrité. Tandis qu'il tombe secrètement amoureux de la fille de son hôtesse, Kim.

Malheureusement, la jeune fille a un petit ami, qui, lui, se moque des maladresses d'Edward et qui l'embarque dans un mauvais coup. La créature se laisse manipuler par amour pour Kim, mais le casse tourne mal et le pauvre Edward finit en prison, Jim ayant jeté l'entière responsabilité du méfait sur son rival. Suite à ce trouble, la population se distancie alors de l'homme-ciseaux, dont la différence est finalement trop explicite voire suspecte. Certains en rajoutent (une telle prétend avoir failli se faire violer, untel le traite d'attardé mental) ; sa famille d'accueil émet quelques doutes sur ses qualités morales. La goutte d'eau fait déborder le vase juste avant Noël, alors qu'Edward sauve Kevin, le petit frère de Kim, d'une fourgonnette ivre. Mais, victime d'une nouvelle méprise dont Jim est encore à l'origine, Edward est cette fois obligé de s'enfuir, poursuivi par la police et les habitants du quartier. Effrayé, triste et en colère, il regagne le château...

Disciplines et thèmes concernés

Arts visuels et éducation aux médias :

l'univers de Tim Burton, le cinéma fantastique, le conte, les films de monstres (Frankenstein, Godzilla, la Bête), la parodie/les clichés au cinéma, la musique de film, l'expressionnisme allemand, la question du réalisme, les décors, les génériques de film, l'acteur Vincent Price...

Littérature, langue anglaise et culture américaine :

l'analyse du conte (schéma quinaire, morale...), Edgar Poe, le *steam punk*, le portrait/le travail sur le personnage, les mythes dans la culture populaire, la Californie dans les années 50 (barbecue, bowling, pubs TV...)...

Citoyenneté et sociologie:

consommérisme et capitalisme, rapports de voisinage, normalité et singularité, exclusion, oppositions, dynamique de masses, la famille, l'adolescence, les valeurs bourgeoises...

Philosophie/psychologie et éthique:

la morale, le fanatisme, l'innocence et la culpabilité, la beauté et l'apparence, le mythe de Pygmalion, la vieillesse, le jeu, l'angoisse...

Histoire de l'art :

les peintures de Walter Keane (pour le regard d'Edward), Francis Bacon et Van Gogh (pour le côté torturé des paysages et figures)...

Commentaires

Tim Burton est l'un des rares réalisateurs à jouir d'une grande indépendance au sein de l'industrie du rêve de Hollywood. C'est-à-dire qu'il peut laisser sa créativité s'épanouir à l'intérieur du système des studios, sans étouffer sous les contraintes. Entre deux "Batman", tournés pour la Warner, Tim Burton réalise "Edward Scissorhands" en 1990 avec l'aide de la Fox. Les relations entre le cinéaste surdoué et les studios de cinéma relèvent donc presque de l'histoire d'amour.

Tim Burton a en effet grandi à Burbank, banlieue de Los Angeles où sont implantés les studios de cinéma. A une époque où ceux-ci engageaient, il entre dans l'entreprise Walt Disney où il participe à l'animation de "Rox et Rouky" et de "Taram et le Chaudron magique". Il n'en demeure pas moins que son univers serait plutôt la face sombre de Disney, l'imaginaire du jeune dessinateur s'abreuvant davantage aux films de monstres et aux contes d'Edgar Poe.

Le succès de Burton vient de la grande force visuelle de ses représentations, si bien que le spectateur se souvient de chacun de ses films et qu'il identifie facilement cette œuvre cohérente.

L'adolescence en crise

Les critiques s'accordent pour dire qu'"Edward Scissorhands" (1990) constitue l'œuvre la plus personnelle et la plus autobiographique de Tim Burton.

Le projet d'"Edward", ce jeune homme avec des ciseaux à la place de mains, remonte à une idée d'enfance : l'histoire d'un adolescent qui se sent incompris parce qu'il ne parvient pas à communiquer avec le monde, ni à exprimer ses sentiments. En



effet, les lames effilées allégorisent la difficulté d'Edward à prodiguer de l'amour ou des caresses. Le visage de l'inventeur mort porte des coupures rouges, comme celui du chanceux Kevin qu'Edward sauve d'un accident. Une petite coupure involontaire marque aussi celui de son amoureuse.

Le choix de Johnny Depp pour incarner le monstre – au lieu de Tom Cruise, star montante que lui proposait la Fox – ne doit rien au hasard. Jusqu'à présent connu du grand public pour ses rôles de bel adolescent dans "Cry Baby" (1990) de John Waters et dans la série "21 Jump Street" (1987-1990), Johnny Depp avait fait sa première apparition au cinéma dans un petit rôle de "A Nightmare on Elm Street" (1984) de Wes Craven, traduit en français par "Les Griffes de la nuit", ce qui a sans doute donné des idées à Burton. Lors de leur première rencontre, Tim Burton s'est vite rendu compte qu'il partage avec Depp une personnalité semblable (fort sentiment d'être en marge, difficulté à communiquer, émotion exacerbée, mélancolie...). Dès la première lecture du scénario, Johnny Depp s'est complètement identifié au personnage d'Edward, lui-même double de Tim Burton. Si bien que le réalisateur a prolongé leur collaboration dans la suite de sa



filmographie : "Ed Wood" (1994), "Sleepy Hollow" (1999), "Charlie and the Chocolate Factory" (2005), "Corpse Bride" (2005), "Sweeney Todd" (2007), "Alice in Wonderland" (2010) et "Dark Shadows" (en post-production). Une telle complicité fait dire à certains que Johnny Depp est la créature de l'inventeur Tim Burton.

La satire sociale

L'intrigue d'"Edward Scissorhands" ne porte pas seulement sur les implications d'un handicap adolescent. Tim Burton avoue avoir toujours été *"fasciné par le parallèle qui existe entre la vie en banlieue et les films d'horreur."* (Salisbury, p. 106). En d'autres termes, une monstruosité similaire s'observerait à la fois dans les films d'horreur et dans la vie en banlieue – comme celle de Burbank. Ce n'est donc pas un hasard si ce qu'Edward sculpte en premier dans le jardin des Boggs est un lézard géant, réplique du monstre Godzilla du film fantastique éponyme du Japonais Ishiro Honda. De même les buissons dans la cour du château reproduisent des monstres de cinéma : de la main de "King Kong" au monstre du Loch Ness. Enfin, le père d'Edward est incarné par Vincent Price, comédien archétypique des films d'épouvante ("The Tingler", "The Fall of the House of Usher", "Tales of Terror"...). Tim Burton admire d'ailleurs tellement Vincent Price qu'il lui a consacré un documentaire ("Conversations with Vincent", 1994) et qu'il a intitulé "Vincent" (1982) son premier film d'animation : l'histoire d'un enfant qui se prend pour Vincent Price...

Confronter ces deux ambiances très typées, un château gothique sur une colline et un quartier d'une ville américaine dans les années 50,

permet également d'exploiter un contraste visuel entre les couleurs et les formes (les tonalités multicolores pastel des maisons, les intérieurs rococo et les vêtements fifties des citadins contrastent avec les teintes obscures du château, traité sur le mode expressionniste).

Cette tendance à la dichotomie est cependant moins stricte qu'elle n'y paraît sur le plan de la signification, puisque la ville sainte le conformisme et ses habitants trahissent tous des tares (de la naïveté des Boggs à la nymphomanie de Joyce, en passant par l'obsession de l'argent), alors que le château s'affiche comme le lieu de la créativité et ne s'avère pas si horrible après tout : il constitue un endroit protégé des forces extérieures ; son jardin déborde d'œuvres fantastiques ; l'inventeur fabrique des biscuits de Noël ; il veut donner du cœur à sa créature...

Sociologiquement, le propos se tient et reflète bien l'idée que le jeune Tim Burton se fait de l'environnement de son enfance : *"Il y a dans la banlieue américaine une perversité à laquelle je n'ai jamais été confronté quand j'étais enfant, mais que j'ai toujours ressentie de manière diffuse autour de moi. Grandir dans ces banlieues c'était grandir dans un univers sans Histoire, sans culture, sans passion. Les gens écoutaient de la musique – mais l'entendaient-ils vraiment ? Ils avaient des photos, mais les regardaient-ils ? Du coup, il fallait soit se fondre dans la masse et renoncer à une part de soi-même, soit posséder une vie intérieure et donc se couper des autres."* (De Baecque p. 67-68).

L'univers du conte

Par ses séquences de début et de fin – prologue et épilogue -, "Edward Scissorhands" endosse

la forme d'un **conte**, adressé à une petite fille. L'affection que Burton porte au conte traverse sa filmographie. Les "Batman", "Sweeney Todd" et "Frankenweenie" (court-métrage de Burton de 1984, dont il réalise actuellement un long-métrage) font référence à des mythologies populaires contemporaines (celles des super héros de BD (*comics*), de la comédie musicale de Broadway et du mythe romantique de Frankenstein). Tandis qu'"Alice in Wonderland", "Charlie and the Chocolate Factory" et "Sleepy Hollow" sont des adaptations d'histoires pour enfants (et adultes, se défendraient en chœur Lewis Carroll, Roald Dahl et Washington Irving).

Du conte, le cinéaste propose **trois définitions** auxquelles on peut rattacher toute son œuvre :

a) *"J'aime les contes de fées parce qu'ils comportent des images extrêmes, mais aussi parce que leur signification est donnée à travers un filtre abstrait. Certains la percevront, d'autres pas, tant pis."* (Salisbury, p. 113).

b) *"Ce que j'aime dans les contes, c'est quelque chose de très simple, direct et émotionnel, qui fonctionne aussi sur une échelle réelle et quotidienne."* (De Baecque 70).

c) *"Si vous demandez à un adulte ce qu'est un conte de fées, il vous dira que c'est une histoire pour enfants. Mais si vous lui faites lire ce conte, si vous lui dessinez les personnages, il sera horrifié par son contenu et par cette imagerie. De plus, le conte de fées n'est pas une histoire, mais une représentation mentale où les adolescents se projettent pour vivre autre chose."* (De Baecque, p. 74).

Le conte comme projection peut se voir à travers le côté

libératoire qu'ont les masques et le déguisement sur les gens en général et sur les protagonistes des films de Burton en particulier. Ce qui explique la place des fêtes comme Noël ou Halloween dans son œuvre, comme allégories d'une certaine réalité. Prenons la très courte histoire écrite par Tim Burton intitulée "Oyster Boy Steps Out" :

*For Halloween,
Oyster Boy decided to go
as a human.*

(Pour Halloween, notre petit gamin huître décida de se déguiser en humain ; Burton p. 122-23.)

Or le conte, justement, travaille sur ce point ; il est le miroir d'une réalité, l'envers - ou l'endroit - d'un décor. En voiture, Peg redécouvre le château de sa ville dans le rétroviseur et ce reflet la conduit vers le manoir d'Edward. Dans "Beetlejuice", les Maitlands s'aperçoivent qu'ils sont morts car ne se voient plus dans la glace...

Une définition plus ouverte du conte figure dans le livret qui accompagne le coffret DVD français de "Big Fish" :

*Un homme raconte
tellement d'histoires qu'il
devient ces histoires.*

*Elles lui survivent et il
devient immortel.*

Enfin, il faut préciser que les contes intéressent Burton non pour leur histoire, voire leur morale, mais plutôt pour la typicité de leurs personnages. "Ce n'est pas le récit, chez Burton, qui entraîne les personnages, ce sont ces derniers qui, par leurs croisements, leurs oppositions, leurs alliances, leurs jeux communs ou contradictoires, déterminent une narration qui tient entière en ce qui leur arrive". (De Baecque, p.38).

Le comique burtonien

Finalement, le genre du conte selon Tim Burton soulève la question de la distinction, peu claire chez lui, entre comique et sérieux. A l'instar du ton de "Beetlejuice" ou de "Corpse

Bride" (dès l'oxymore du titre français : "Noces funèbres"), les éléments les plus sérieux sont tournés en dérision, de même que le comique n'est jamais loin du tragique ou du morbide. "Edward Scissorhands" en offre aussi quelques exemples.



Objectifs

Développer l'imaginaire, à travers des exercices de rédaction.

Se familiariser avec l'univers singulier des films de Tim Burton et savoir repérer quelques-unes de ses influences.

Reconnaître quelques procédés du genre du conte et **savoir** en décoder le message.

Prendre conscience de la fonction de critique sociale d'une œuvre cinématographique.

Pistes pédagogiques

L'histoire d'Edward

1. Edward, super héros ou anti-héros ? **Débatte**.

(Grâce à ses mains-ciseaux, Edward est doté d'un pouvoir surhumain, mais, au contraire de ce que le titre du film laisse penser, il n'est pas un agent de son histoire. En effet, passif, il subit tout ce qui lui est imposé, que ce soit pour de bonnes ou de mauvaises raisons. Les seules décisions qu'il prend sont au nombre de trois :

- se laisser entraîner dans un vol par amour pour Kim,
- sauver Kevin de la fourgonnette folle et
- défenestrer Jim.

Si la première action revient à la passivité consentie ou au sacrifice, la deuxième annule la troisième, en ce sens que sauver la vie de quelqu'un est contre-balancé par le meurtre d'un autre – la légitime défense restant plaidable.)

2. **Etudier** les caractéristiques morales et physiques d'Edward pour en **rédigé** un portrait d'une page en plantant ce personnage

dans un environnement qui lui corresponde

(Garder à l'esprit que les décors sont pour Burton – comme pour Balzac et nombre d'écrivains comme Pascale Kramer - "la matérialisation de la psyché des personnages" (De Baecque, p. 53).

Pour les détails du portrait, voir <http://www.espacefrancais.com/expressions/portrait.html>

3. **Rédiger** un texte de deux pages racontant l'histoire d'Edward en adoptant son point de vue (alors que le film l'explique sous l'angle de la grand-mère/Kim).

(Contraintes : focalisation interne, style du journal intime ou de l'autobiographie, longueur du texte, passages descriptif, narratif et argumentatif. Attention au manque de références d'Edward, malgré les enseignements dispensés par l'inventeur avant sa mort.)

4. **Comparer** et **contraster** les deux univers traversés par Edward : celui de la ville et le celui du château.

(Voir *supra* notre commentaire sur la satire sociale.

On pourra bien sûr rajouter à cela une analyse plus poussée du château, dont les éléments, ombres et architectures ressortent des films expressionnistes allemands de Wiene, Murnau ou Lang.)

5. **Dire** dans quelle mesure "Edward Scissorhands" se veut **une critique de la société** dans laquelle le jeune Tim Burton a évolué.

Etudier en particulier de quelle manière les thèmes de **l'apparence**, de **l'argent** et de **la religion** sont abordés.

(Voir *supra* nos commentaires.)

En ce qui concerne **l'apparence**, c'est le plus moche qui a le moins besoin de cosmétique Avon – la marque existe réellement. En ce sens qu'il ne sert à rien de gommer son apparence pour prouver sa valeur.

L'argent est présent dans deux séquences. D'abord, à table chez les Boggs, Jim déclare qu'être riche signifie enfermer ses richesses, à l'instar de son père, qui garde la clé de la pièce où il conserve son système hifi. Cet égoïsme suscite l'effraction dans laquelle Jim entraîne ses amis.

Ensuite, l'argent est au centre de la scène de la banque, auprès de laquelle Peg essaie d'ouvrir un compte pour Edward.

Enfin, **la religion** apparaît elle aussi comme un phénomène déviant : voir la voisine bigote, qui assure qu'Edward est l'envoyé du diable. Elle rejoint en cela la maman de Carrie dans le film éponyme de Brian de Palma.)

6. Un autre thème mérite notre attention, celui de **la normalité**. D'abord, lors de l'émission de télévision, Edward exprime le souhait de devenir normal, mais une spectatrice lui fait remarquer qu'il ne serait alors pas différent des autres et qu'il ne passerait alors pas à la TV... **Débattre** de ce qu'il faut faire lorsqu'on a un

don, qui peut se révéler être aussi un handicap.

Ensuite, **se demander** si la différence de couleurs entre les maisons, de coupes de cheveux ou de manière de s'habiller des habitants de Suburbia font d'eux des gens singuliers, différents les uns des autres.

(La discussion que les Boggs ont à table, en présence des amis de Kim, à propos des réfections de cuisine procédées par des connaissances, est révélatrice de la mentalité petite bourgeoise : parce que les uns ont fait ceci, alors on doit faire cela aussi.)

7. Commenter la remarque que Bill Boggs fait à Edward dans la scène du barbecue : "*Apprendre à ne pas (com)prendre les choses littéralement*"

(Cette leçon de diplomatie est aussi un geste de survie indispensable dans cette micro-société hypocrite.)

8. Tim Burton avoue avoir été satisfait que les studios conservent la fin douce-amère de son scénario, au lieu de se voir imposer un *happy end*. **Commenter** cette fin du film et son effet sur le public.

(La vieillesse vient contrarier l'amour, alors que les contes réconcilient cette différence pour accorder les couples : cf. la Belle et la Bête, le crapaud qui se transforme en prince... C'est le brusque retour au réel, à la chair mortelle, que les produits cosmétiques du début de l'histoire n'ont pas su empêcher.)

L'aspect du conte et la représentation de la réalité

1. **Chercher** une morale à l'histoire d'Edward.

(Ce pourrait être : "Pour vivre heureux, vivons cachés", à moins que l'on ne préfère : "Qui trop embrasse mal étirent", ou encore : "Méfiez-vous des apparences".)

2. **Résumer** l'intrigue en une phrase pour en prendre la mesure archétypique.

(Une colporteuse naïve transfère un monstre dans sa vie de tous les jours, mais celui-ci, n'arrivant pas à s'adapter par la faute des autres, ou de la perception que les autres en ont, finit par se voir chassé de ce monde.

Ce schéma se retrouve dans nombre de films fantastiques, de "Frankenstein" (1931) de James Whale à la franchise "King Kong", en passant par "Alice au pays des merveilles".)

3. **Se rappeler** le schéma quinaire des contes et **vérifier** si sa structure s'accorde avec l'intrigue d'"Edward Scissorhands".

(En narratologie, Brémond s'inspire de la classification de Propp pour découper les contes en plusieurs parties :

- 1) Situation initiale (situation de rupture, de manque, etc.)
- 2) Force de transformation de la situation initiale (transgression d'un interdit)
- 3) Action/processus de transformation (quête, épreuves, obstacles, etc.)
- 4) Force d'équilibre (réparation; éléments de résolution)
- 5) Situation finale (nouvel équilibre).

Voir à ce sujet : www.franccparler.org/fiches/pj/contes.doc .)

4. Le film s'ouvre et se ferme comme un conte. **Repérer** les éléments relevant de ce type littéraire.

(- l'explication d'un phénomène naturel – la neige - par une histoire singulière,

- le gentil monstre, différent des autres,
- les origines de la créature,
- le château hanté,
- l'histoire d'amour impossible...)

5. **Rédiger** un court conte qui respecte les cinq points du

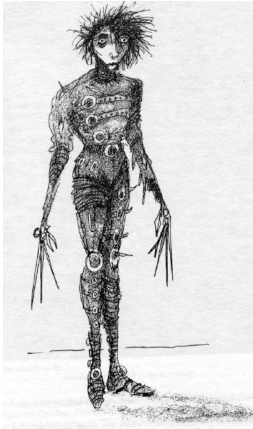
schéma quinaire. Pour ce faire, **inventer** un héros marginal qui présente un handicap dans le monde de tous les jours.

6. Les films de Tim Burton font sentir quelque chose de familier à leur audience, en même temps que très étrange (pour ne pas parler d'*Unheimlich*, au sens où Freud l'entendait). Commentant son film dans les bonus de l'édition DVD, Tim Burton qualifie la scène du barbecue des Boggs de "scary" (effrayante). **Etudier** cette ambiguïté dans "Edward Scissorhands".

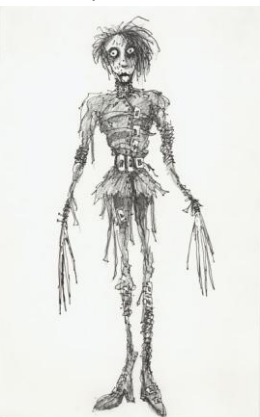
(L'intention de reconstituer la vie d'un quartier de banlieue dans l'Amérique des années 50 est évidente : des voitures aux marques de produits ménagers, des couleurs des maisons à la mode vestimentaire, du lit à eau à la télévision. Cela n'empêche pas le spectateur de se demander s'il n'y a pas quelque chose qui cloche dans tout cela, si cette représentation n'agit pas comme un vernis. "*Il y a dans la banlieue américaine une perversité à laquelle je – c'est Tim Burton qui parle - n'ai jamais été confronté quand j'étais enfant, mais que j'ai toujours ressentie de manière diffuse autour de moi.*" Pour l'anecdote, Eli Roth, le réalisateur des "Hostel", ne disait pas autre chose de la tranquille ville de Neuchâtel lors d'une conférence donnée au NIFFF 2011 : d'après lui, Neuchâtel serait un très bon endroit pour tourner un film d'horreur...)

Les emprunts à la culture populaire





Deux croquis de Tim Burton



"Nosferatu le vampire"
(1922), de F. W. Murnau



Freddy Krueger de "A
Nightmare on Elm Street"
(1984), de Wes Craven

1. **Analyser** l'accoutrement d'Edward. A quoi ressemble-t-il ? Pourquoi ? En quels matériaux est-il confectionné ?...

(Assorti à ses cheveux en bataille style The Cure, le vêtement tout noir fait d'emblée penser à la mode gothique. Le nombre de sangles à boucles et la maigreur de la silhouette ne sont pas sans rappeler les bandes d'une momie ou l'enfermement d'une camisole de force. Il est constitué d'articles récupérés, de l'aveu de Tim Burton, composé qu'il est, entre autres, d'un de ses anciens canapés. Avec le côté désuet de la machine à fabriquer des biscuits, l'habit d'Edward plonge le film dans le courant littéraire du *steam punk*, sous-genre de la science-fiction uchronique, qui fait les délices de Terry Gilliam ou d'Enki Bilal, deux autres réalisateurs venus de l'animation. Le penchant de Tim Burton pour le *steam punk* peut se voir à travers "Numero 9" (2009) de Shane Acker, film qu'il a produit. Pour se familiariser avec ce genre de plus en plus populaire, **visiter** l'actuelle expo "Matières poétiques de Stéphane Halleux" à la Maison d'Ailleurs d'Yverdon – du 11 septembre au 8 janvier 2012.)

2. **Repérer** les clichés utilisés par le film et **préciser** leur fonction dans le film. Pourquoi Burton en utilise autant ? Et dans quel but ?

(Burton utilise des éléments – personnages, situations, objets... - de la mémoire collective. Communs à tous, ces matériaux constituent un univers balisé, stable, voire rassurant. Par exemple, la maison hantée est archétypique de tous les films fantastiques classiques ; Burton n'en change rien de significatif. Ainsi, le cinéaste n'a pas besoin de transformer, pervertir, trahir, voire parodier ces lieux communs. Cet univers familier, loin d'être artificiel, constitue la représentation mythique du

monde tel que la société – ici occidentale et médiatisée – le conçoit.

On pourrait ajouter que la vision de Burton rencontre celle des habitants de Los Angeles, qui mélange mythes cinématographiques et réalité - mythomane.)

3. Petit, Tim Burton préfère le cinéma à la lecture. Il aime à truffier ses œuvres de références cinématographiques, en hommage à son éducation (entendez par là la construction de son imaginaire). Lesquelles ?

(Hormis les buissons en forme de Godzilla, main de King Kong et monstre du Loch Ness, le film renvoie explicitement à la créature de Frankenstein, mais aussi à l'univers de Disney ("Alice in Wonderland") ou au "Wizard of Oz"), au film érotique (scènes où Joyce séduit le plombier puis Edward), au *teen movie* américain (genre "American Graffiti" (1973) de George Lucas, dans lequel des ados font des crasses), au conte de Noël (la neige, les biscuits, les préparatifs de Noël), à la comédie, aux "Modern Times" (1936) de Chaplin (pour la scène de la machine à biscuits aux énormes rouages), au film policier (la scène du vol), au film de monstres ou de science fiction...).

3. **Souligner** les qualités de l'exceptionnelle partition musicale de Danny Elfman, un compositeur découvert par Tim Burton, qui assurera la bande originale de plusieurs de ses films. Mettre en évidence les références qui colorent cette bande originale, en premier lieu l'influence de **Tchaïkovski**, le compositeur de "Casse-Noisette" et du "Lac des cygnes". Souligner la symbiose entre les images et la musique, le renforcement de l'effet féérique, en particulier lors de la découverte du manoir. Repérer les procédés musicaux utilisés (chœurs enfantins, clochettes,

envolées orchestrales, ritournelles guillerettes évoquant l'univers du cirque, violons rappelant l'air du "Barbier de Séville" dans la séquence où Edward coiffe les voisines, etc.)

4. **Comparer** diverses versions de l'affiche du film (ou de la jaquette du DVD), selon les pays. On peut retrouver les

images sur [cette page](#) du site www.movieposterdb.com. Quels éléments sont-ils mis en évidence ? Quelle impression les motifs et les couleurs laissent-ils deviner de la tonalité générale du film ? Comparer en particulier les affiches où Edward apparaît seul et celle où il est étreint par Winona Ryder (poster de la sortie du film aux Etats-Unis).

Bibliographie – Références DVD et Internet

Benoliel, Bernard (dir.), "Le Cinéma expressionniste, de *Caligari* à Tim Burton", La Cinémathèque Française/Presses Universitaires de Rennes, 2008.

Burton, Tim, "La triste Fin du petit Enfant Huître et autres histoires", 10/18, 1997 (édition bilingue, illustrée par Tim Burton)

Burton, Tim, "Big Fish", coffret DVD Edition Deluxe, Columbia Pictures, 2004. [Fiche pédagogique](#) e-media.

Burton, Tim, "Alice in Wonderland", DVD, Disney 2010. [Fiche pédagogique](#) e-media.

Burton, Tim, "Edward Scissorhands", DVD Special Edition, Twentieth Century Fox, 2000 (avec commentaires de Tim Burton et Danny Elfman, et interviews des acteurs principaux)

De Baecque, Antoine, "Tim Burton", Cahiers du Cinéma, 2005.

Salisbury, Mark, "Tim Burton : Entretiens avec Mark Salisbury", Ed. Sonatine, 2009.

<http://www.timburton.com> (site officiel de Tim Burton, très ludique et interactif)

<http://www.tim-burton.net/films/edward-scissorhands> (site dédié à Tim Burton, ici à son film "Edward Scissorhands" ; très instructif)

Pour en savoir plus

Sur le conte

Propp, Vladimir, "Morphologie du conte", Points/Seuil, 1970.

<http://web-ia.ac-poitiers.fr/web79/contes-79/spip.php?article5> (article "Le Conte à l'école", très complet sur le conte, son origine, son universalité, sa structure...)

Frank Dayen, enseignant, Gymnase de Morges, octobre 2011



Droits d'auteur : Licence Creative Commons"